ROMAN

EXTRAIT

TROIS JOURS

ou les choses de la vie

Frédéric HUNTER

© MCG éditions

www.mercure-communication.fr

http://frederichunter.free.fr/

ISBN : 978-2-9559743-0-8

Tous droits réservés - 2017
Frédéric Hunter © MCG éditions
Photos Pixabay – infographie MCG éditions

ROMAN

TROIS JOURS
ou les choses de la vie

Frédéric HUNTER

Tous droits réservés

A cette époque, j'habitais dans une grande maison. Tout seul. Je n'avais pas de famille, pas d'amis, alors je restais tout seul dans ma grande maison. C’est vrai que la solitude avait du mal à me partager avec les autres. Elle m'aimait bien. J'étais un bon client. Je revenais tous les soirs dîner à sa table, et dormir chez elle.

Au lycée, j'avais bien quelques camarades, mais je crois que tout le monde me prenait pour un fou. Je n'étais pas un adolescent comme les autres. Non, moi, je parlais aux objets. Oui, comme s'ils étaient vivants. Une nuit, je me suis bien fait avoir. Un parapluie m'a répondu. Plata, il s'appelait. En quelques jours, plusieurs objets ont également percé le mur du silence pour me prêter main forte face à la solitude. Devant tout ce monde, la solitude a fait ses valises, et elle est partie.

Désormais, je n'étais plus seul. J'avais pour amis les meilleurs objets du monde.

CHAPITRE 1

Vendredi

Dans la quiétude d'un petit matin de juin, retentit la sonnerie stridente du petit réveil bleu. Toujours aussi ravi de me ramener à la réalité de ce monde, il braillait autant que possible pour m'arracher du lit. Retenue par les puissants bras de Morphée, ma main s'hasarda par-dessus la couette pour éteindre instinctivement l'arrogant petit réveil. Aussitôt, dans l'obscurité de la chambre immobile, commencèrent les babillages et râles matinaux, et déjà insupportables, de mes compagnons de vie. Déjà, ils ronchonnaient. Toujours aveugle, ma main enclencha machinalement l'interrupteur de la lampe de chevet. Habituellement, la lumière apportait le silence parmi les ronchons. Pas ce matin-là. Mais j'ai eu une idée pour leur couper le sifflet. A la surprise générale, débordant d'une vigueur étonnante, j'ai bondi hors du lit, claqué mes mains entre elles, et les ai passées sur mon visage encore livide de sommeil en hurlant comme un gorille. Mon visage flétri arborait un colossal sourire de bonne humeur.

- *Hé bien, on dirait que notre Ernest est prêt pour conquérir le monde...*, lança Sandra le briquet en se tournant de mon côté. Elle crut bon d'ajouter :
- *Tu sembles même prêt à conquérir enfin le cœur de cette chère Christina, non ?*
Le sourire un peu moins prononcé, j'ai maugréé :
- *Ouais, bon, ça va, hein ! Chaque chose en son temps !*

Ma réponse allait évidemment entraîner des disputes aussi absurdes qu'amusantes entre mes compagnons de vie. Sandra le briquet, Plata le parapluie, et Capitaine le couteau, contre Junior le cadre de photo, Saphir la guitare, et Varsawa le stylo-montre. Le terrain était en place pour que tout le monde participe à la super dispute du matin. Et comme tous les matins, ils s'en donneraient tous à cœur joie. Tous les coups seraient permis. Mais ce matin là, j'étais heureux. J'étais heureux, simplement, parce qu'on était vendredi. A cette époque, le vendredi après-midi, j'avais quartiers libres. C'était une bizarrerie de mon emploi-temps de lycéen. Je pouvais rentrer chez moi, et ne rien faire, et retrouver mes objets, discuter avec eux, nous amuser de tout, de rien, nous chamailler… Hé puis je savais également comment ne pas déclencher une troisième guerre mondiale dans la chambre. Je savais comment réconcilier la petite troupe d'amis. Aussi fort et aussi faux que possible, je me suis mis à chanter. Oui, comme un taré. Cette fois, ils étaient tous ligués contre moi, unis contre un ennemi commun. Ils imploraient lamentablement ma pitié pour leurs oreilles matinales, et surtout, pour le magnifique ciel bleu qui régnait avec splendeur sur cette partie de la galaxie. Il ne faut jamais jouer avec la nature, surtout pas avec la météo, surtout pas quand il fait beau, et surtout pas le vendredi. C'est beaucoup trop dangereux. Il risquerait de pleuvoir. Et ça, c’est vraiment moche.

Moi, faisant fi de leur méchanceté, plus fort que jamais, à en tordre de douleur les oreilles indiscrètes des murs de la maison, je m'égosillais comme un soprano bourru en pleine crise de surdité. Ma voix, tel un artiste multi-talents, était accompagnée par le papillotage lourdaud de mes bras et de petits sauts de batracien. J'étais une ballerine nue, tout en os et en lipide, qui criaillait comme un babouin touché par la grâce. Mes amis se riaient autant de ma joie que de ma formidable chorégraphie. Tout était merveilleux. On était vendredi !

Capitaine le couteau grommela :
- Mais quelle tapette !

Junior le cadre de photo a renchéri :
- Si on m'avait dit qu'un jour j'allais faire ça… je me serais jeté par la fenêtre !

Pendant que Saphir la guitare riait de bon cœur au gré de mes tournoiements, Plata le parapluie répétait sans cesse :
- Mais chut, taisez-vous ! Je n'entends pas les paroles ! Mais fermez-la !

Quelques sautillements sur la droite, un chapelet de petits bonds en avant, une série de moulinets avec les bras, et me voilà face à la salle de bain, prêt à poursuivre mon formidable spectacle sous la douche, et de plus bel. Et… à poil !

Plata le parapluie aimait me voir de belle humeur. Lui, il était plutôt réservé. Vieux jeu. Un peu coincé. Plata était bleu marine, grand, avec une poignée manuelle en forme de tête de canard. Plata était plus qu'un ami. Il avait le dialogue souple de ceux qui ne veulent pas vous contredire. Parce que rien n’est tellement grave, rien n’est plus important que la bonne entente avec son ami. Oui, sur n'importe quel sujet, il pouvait changer d'opinion au quart de tour dès qu'on élevait un peu la voix, dès qu’il me sentait contrarié. Attention, chez lui, il y avait bien quelque chose qui ne vacillerait jamais. Non, même si on grinçait des dents ou fronçait les sourcils, quelque chose ne changerait pas : son amour pour Saphir, la guitare. A ce sujet, croyez-moi, il ne tergiversait plus. Plata était un romantique. Il était de ceux qui s'écorchent pour aimer, ceux pour qui l'amour est un tourment aussi merveilleux qu'insupportable. Une affliction délicieuse. Plata était un ancien, un vieux de la vieille comme on dit.

Saphir la guitare n'était que sensualité et élégance, la féminité absolue. C’est vrai qu'il lui manquait deux ou trois cordes, mais elle avait conservé le charme et la classe de sa belle époque. Elle rayonnait. Elle ne devait pas ignorer les sentiments de Plata. Les femmes sont comme ça, elles devinent tout. C’est leur secret. Et c’est sans doute pour cela qu'elle avait la plus délicate gentillesse à son égard. D'ailleurs, lorsque Capitaine le couteau et Sandra le briquet se moquaient de Plata, parfois même assez durement, elle prenait sa défense. Même si elle ne partageait pas ses

sentiments, oui, elle le défendait. Sans doute parce que c'est si bon d'être aimé.

Amour, amour toujours… Véritable bombe sexuelle, toute carénée d'un rouge diabolique, l'amour, ou plutôt la passion, Sandra le briquet la connaissait bien. C'était son quotidien. Sandra le briquet était ma compagne de chaque instant. Elle taquinait mes instincts impulsifs les plus bas, et allumait mes cigarettes. Cette espèce de diablesse jouait avec mes émotions les plus sensibles. Elle était une sorte de mauvaise conscience. Elle s'engouffrait dans la moindre faille de mes tentations. Elle me prenait toujours au dépourvu. Si je me battais, ou trichais, ou mentais, si j'insultais, ou devenais mauvais, c'était toujours à cause d'elle, mon briquet. C'était la pire des amis que l'on puisse avoir, mais il faut reconnaître qu'avec elle, je ne m'ennuyais pas.

Capitaine le couteau avait roulé sa bosse. Comme il le disait lui même avec cette vantardise de militaire géronto-bureaucrate, il avait vécu "*autant d'aventures que celles de tous les hommes réunis*". Ici, cet aventurier-mercenaire en retraite ne s'ennuyait pas pour autant. Le soir, il relatait ses vieilles histoires, passées, et repassées, et délavées, à qui voulait bien les supporter. Capitaine faisait parti de cette espèce d'individus liés au sort de l'Histoire. L'issue d'une bataille, selon la défaite ou la victoire, saura le glorifier et le couvrir de médailles, ou tout au contraire, le juger et le condamner pour crime contre l'humanité. Capitaine parlait

sèchement, et empruntait souvent du vocabulaire militaire. Il avait réponse à tout, même quand il ne savait rien. Capitaine était comme un ours mal-léché au grand cœur. Sa taciturnité n'était qu'une apparence, mais, bon sang, qu'elle était pénible.

Junior le cadre de photo devait être son meilleur public et son plus fervent admirateur. Evidemment, Junior le cadre de photo ne se déplaçait jamais. Il était toujours au même endroit, sur l'étagère. Il dominait la pièce en petit prince. Sa position stratégique lui permettait de se disputer avec tout le monde. Et croyez-moi, la photo avait la langue bien pendue. Junior, c'était moi lorsque j'étais petit. Oui, comme si mon enfance s'était cristallisée dans cette photographie. Il était un peu comme mon jeune ami, mon petit frère. Sauf que là, c'était vraiment moi. Moi, petit. Dix ans de moins. Avec l'effronterie des enfants impossibles, il interpellait Varsawa le stylo-montre en le traitant de "*déboussolé*".

Effectivement, Varsawa le stylo-montre n'était pas tout à fait normal. Il était même franchement étrange. J'ai même pensé qu'il devait lui manquer une case, ou en l'occurrence, un circuit électronique. Il répétait sans cesse des phrases incompréhensibles, sans queue ni tête, que personne ne comprenait, ni ne pouvait comprendre. Des phrases construites à partir de morceaux de mots. Des phrases biscornues, curieuses, tout à fait inintelligibles, qui ne signifiaient rien. Cela pouvait donner quelque chose comme :

"*Vaisselle. Amitié. Tiroir de briques salées. A la fin, la fenêtre roule sur ton dos*". Des phrases comme de la poésie contemporaine. Comme des mots tirés au sort. Personne ne comprenait rien à ses délires… Personne, sauf Babou le verre de jus d'orange.

Le cas de Babou était le plus fascinant de tous. Ce qui paraissait si difficile à admettre était pourtant incroyablement vrai. Chaque verre de jus d'orange était Babou. Et pour épaissir la mysticité de sa personnalité, il se plaisait à parler avec des métaphores, des symboles et des images, et jamais tout simplement. Non, jamais. Je crois qu'il utilisait des images pour rendre son propos plus simple, mais avec l'effet contraire. Pour le comprendre, il me fallait toujours me creuser les méninges. Mais moi, très souvent, je laissais vite tomber. Je prétextais que s'il avait quelque chose de tellement important à me dire, il n'avait qu'à me le dire clairement, ou alors… Hé bien tant pis !

Babou le verre de jus d'orange, tout comme Varsawa le stylo-montre, était difficile à comprendre. C'est certain. Mais lui, ce n'était pas la forme de ses phrases qui étaient incompréhensibles, non, lui, c'était leur sens. Ou plus exactement, leur simplicité les rendait trop complexe. Comme si ce qu'il disait était trop simple pour être vraiment compris. Déjà, vous voyez que ce n'est pas clair ! Babou provoquait maintes réactions dans la petite troupe : des rires moqueurs pour Sandra le briquet et Capitaine le couteau, l'indifférence

absolue pour Junior le cadre de photo... mais pour Plata le parapluie, Saphir la guitare et moi, la fascination et l'idolâtrie. Même s'il m'agaçait avec ses images poético-philosophiques, je l'admirais énormément, aveuglément. Quant à Varsawa, c'était son grand copain. Ce jour là, il n'y avait pas de verre de jus d'orange. Babou n'était donc pas avec nous.

Emmitouflé dans un peignoir démesuré pour ma petite corpulence d'oiseau malade, je suis sorti de la salle de bain en claquant des dents. L'été avait beau se rapprocher sur le calendrier, les matinées restaient fraîches. Ça caillait un peu. Je n'avais pas atteint la porte de la chambre, que j'ai perçu les habituels cris excités de toute la compagnie. Comme tous les matins, comme à chaque fois que je sortais de la douche, ils sifflaient et chantaient. Ils faisaient comme lorsqu'on zyeute une jolie fille avec appétit, pour lui faire comprendre qu'on la trouve diablement sexy, et qu'on l'étalerait bien sur une tartine. Ils s'en donnaient tous à cœur joie. Ils se foutaient bien de moi. Et moi, je jouais le jeu. J'ai dénudé une première épaule, puis une seconde. Une cheville ici. Un balancement de la tête, là. Un coup de hanche sur le côté. Et devant leur exaltation, j'ai lentement relevé le bas du peignoir pour leur dévoiler le charme torride de mes jambes velues de pattes d'araignée. Comme un maître du striptease, pendant qu'ils criaient "*A poil ! A poil !...*", pour leur plus grande satisfaction, le spectacle s'acheva avec un nu intégral !

Mais la fraîcheur matinale m'a conduit à me vêtir au plus vite. Les coquins semblaient néanmoins rassasiés. Ils en avaient eu pour leur argent, d'autant qu'ils n'avaient rien payé. Dans un rire de géant de pierre, Capitaine le couteau vociféra son exclamation favorite :
- Non, mais quelle tapette ! Je vous jure. Mais c'est pas possible.

Tandis que le reste de la bande hurlait :
- Encore ! Encore !

Je serais bien resté la matinée à me chamailler avec mes objets, à m'amuser avec eux, et faire le clown pour rigoler, mais mon devoir de lycéen, à une semaine de ce satané Bac et quelques jours du conseil de classe, me contraignait, comme me le conseillaient mes professeurs : "*d'arrêter mes excentricités et de me mettre sérieusement au travail*". Pour la dernière fois de la semaine, je devais les quitter pour rejoindre le monde extérieur, et retrouver la vie, la vraie vie. Les autres, les gens, le monde... et tout le reste. Le reste ?... Elle ! Ma Christina. Mon adorée.

Je n'avais pas envie d'aller au lycée, vraiment pas, mais j'étais éperdument amoureux de Christina. Comme au lycée, elle y était, j'étais quand même bien heureux de m'y rendre. J'étais d'autant plus pressé d'y retourner que Christina semblait se faire moins distante. J'avais parfois même l'impression qu'elle s'intéressait à moi. Oui, c'est vrai. J'avais

l'impression que ses regards n'étaient plus si reculés, si lointains. Parfois même, il me semblait surprendre son sourire se poser sur moi. Comme un coup de soleil en plein cœur.

Un pantalon, deux chaussures (si possible, les mêmes), un veston léger, et la "*vache*" à prendre par le col ou les oreilles. Pour les nouveaux, la "vache", c'est le cartable. Donner un coup de clé à la porte, et sortir. Marcher. Regarder le monde depuis mon petit mètre-soixante. Du bitume craquelé comme une peau de vieillard. Des crottes de chien comme s'il en pleuvait. Qu'ont-ils mangé aujourd'hui : croquettes ou boîtes ? Gros chienchien ou petit cabot ? Jamais bien loin, les mégots de leurs maîtres, embarrassés, qui patientent le temps que toutou ait fini son popo. Des millions de mégots. Des blondes, des brunes, plus ou moins fumées jusqu'au filtre selon le transit intestinal du clébard.

… Et voilà le portail. Ce satané portail noir et pointu. Je n'ai jamais compris à quoi pouvait servir un portail dans un lycée. Du moins, j'avais un sérieux doute. Etait-ce pour nous interdire d'entrer, ou était-ce pour nous empêcher de sortir ? Que redoutaient-ils ? Que l'on entre ou que l'on s'échappe ? Je ne savais pas. D'ailleurs, je ne sais toujours pas. Une fois dans l'enceinte du lycée, j'ai marché en direction de mes camarades habituels. Je me rapprochais en prenant de très profondes inspirations. D'abord, parce que j'étais quand même extrêmement stressé, ensuite, parce que ça me gonflait

le torse, et ça donnait l'air plus costaud. Hé puis… elle était là. Ma jolie. Ma princesse d'amour.
Mon palpitant s'emballait comme une centrale thermonucléaire en pleine surchauffe. Elle resplendissait. Elle rayonnait. Cette fille, c'était une aurore. Du soleil dans un corps de poupée. Comme si le Dieu de la beauté avait voulu réaliser le chef-d'œuvre de sa vie, la perfection absolue, et que sa création avait dépassé toutes ses espérances. Elle était bien plus que belle, elle était la beauté. Elle était la grâce. Tout en elle était sensuel et touchant.
Comme chaque matin, rien qu'en envisageant sa présence, j'ai frôlé la combustion spontanée. Ils étaient assis, regroupés au même endroit, sous le petit saule pleureur. Elle était merveilleuse. Elle était extraordinaire. J'essayais de contenir mon enthousiasme, mes ardeurs bouillonnantes qui brûlaient d'étreindre mon amour de son plein gré, ou même de force… quitte à faire 10 ans de prison ! Blague à part, un "nous", elle et moi, était mission impossible, et je n'étais pas Monsieur Phelps.

Ils paressaient sur une herbe encore imbibée de la rosée de cette fin de printemps. Chacun semblait terminer sa nuit. J'ai salué d'un geste discret la petite troupe, et me suis assis sur ma "vache". Je me suis assis sur mon cartable, non pas par crainte de me salir, mais bien parce qu'ils le faisaient tous ainsi. Pourquoi jouer les marginaux et m'asseoir simplement sur les fesses ? J'acceptais donc le rituel du cartable en bon petit lycéen qui trouve sa place parmi celle

des autres. Je me rappelle, à l'époque, il y avait des tas de groupes dans le lycée. Il y avait ceux qui s'asseyaient sur leur "vache" (nous), ceux qui fumaient sous le porche, ceux qui révisaient leurs cours, ceux qui jouaient au foot ou au ping-pong, ceux qui écoutaient de la musique électronique et portaient des baladeurs très volumineux, ceux qui portaient des vêtements bizarres... bref, dans le lycée, il y avait des tas de petites communautés très distinctes les unes des autres. Moi, je faisais partie de ceux qui s'asseyaient sur leur "vache", sous le petit saule. En fait, j'en faisais partie juste parce que Christina y était aussi. Le petit saule pleureur était notre lieu de relâche pendant les récréations et les intercours.

Sandra le briquet m'a allumé une cigarette. La première d'une longue série. Une série plus longue que le nombre d'épisodes de la série "Dallas".

Christina était là, étendue dans l'herbe, à quelques mètres de moi. Je l'avais identifiée, et, comme un radar de pilote de chasse, dès mon entrée dans le lycée, je l'avais verrouillée. Ma position était stratégique. D'où j'étais, je pouvais la dévisager, la dévorer des yeux, et me régaler de sa splendeur. Ses beaux cheveux d'un blond flamboyant flottaient sur l'herbe, et son corps, aussi délicat et blanc que de la porcelaine de Limoges, était sensuellement étendu sous les lianes protectrices du saule. Comme tous les jours, elle était belle. Tous les jours, elle était la plus belle femme du monde.

Ce jour là, je m'en rappelle parfaitement, elle portait une petite robe légère, verte et claire comme ses grands et si beaux yeux. Cette robe semblait aussi douce et satinée que sa peau de poupée. En fait, elle était très souvent vêtue de vert. Pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être par espoir ? Mais Dieu qu'elle était jolie avec son petit espoir. J'aurais bien pu passer toute ma vie à la regarder espérer. Cette robe accompagnait à merveille son grand regard vert. Oui, j'étais éperdument amoureux d'elle, et même la plus quelconque des robes aurait paru être à mes yeux la traîne d'une princesse. J'étais envoûté jusqu'aux orteils. Mais pour mon plus grand malheur, je n'étais pas le seul à avoir des yeux. Tous les garçons l'aimaient. Ou plutôt, je crois que tous les garçons la désiraient. Moi, je me disais que j'étais le seul à l'aimer. L'aimer d'un amour vrai. L'aimer vraiment. Les autres, c'étaient des obsédés. Ils voulaient juste jouer à zizi-panpan ou panpan-cucul. Pas moi. Quoique si, mais bon, moi, je la voulais pour toute la vie. J'étais peut-être plus exigeant mais je me sentais aussi plus sincère.

Physiquement, je n'étais guère plus grand qu'elle, guère plus costaud, et au niveau beauté physique, si on pouvait la comparer à une colombe immaculée et lumineuse, on aurait pu m'associer à un vieux moineau tout fripé et malade.

- *Va la rejoindre ! Bon-sang, de bonsoir !*, m'a aboyé Sandra le briquet.

Je n’ai rien répondu. Ni réagi. D'une manière formelle et tout à fait sérieuse, j'avais défendu à mes objets de parler en présence d'autres personnes. Devant des humains. Mais je dois avouer qu'elle n'avait pas tort. Je mourais d'envie de m'étendre auprès de ma jolie princesse pour lui conter fleurette, en lui caressant avec affection ses blonds cheveux d'ange. Comme d'habitude je me plaisais à rêvasser, à imaginer une vie avec elle, une vie belle, merveilleuse, pleine d'amour, de rires, et de pains au chocolat... Lorsque soudain, sous mes fesses, ma "vache" a remué ! Le tremblement de cartable était provoqué par le stylo-montre. J'ai sorti Varsawa de ma trousse en faisant mine de regarder l'heure. Dans un méli-mélo de sons grinçants et métalliques, de clapotis et de petits crissements piquants, il a gazouillé :
- La vIElIE du S.S. pArlE, Et lE S.S. fAIt l'AmOUr AprÈs sOn sOlEIl... sOrt !

Je n'ai absolument rien compris ! Comme d'habitude, j'étais d'abord très surpris, ensuite, j'étais très énervé de ne pas comprendre ce qu'il voulait me dire. Il a répété :
- La vIElIE du S.S. pArlE, Et lE S.S. fAIt l'AmOUr AprÈs sOn sOlEIl... sOrt !

Avec un rictus coincé par un zygomatique hyper-contracté, et un regard furibard, noir comme un orage d'été, j'ai lancé d'une voix mielleuse et hypocrite à un lycéen assis devant moi, oui, comme si de rien n'était :
- Ooh... Il est seulement 7 heures 45 !

Surpris, la mine flétrie, irrité d'être ainsi tiré de sa léthargie, il m'a répondu :
- Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Mon sourire de psychopathe n'est pas retombé. Le lycéen est retourné dans ses rêveries originelles, et moi, dans les miennes.

Les quelques bouffées tirées sur ma cigarette ont apaisé ma frustrante incompréhension, et m'ont dévoilé, derrière un voile diaphane de fumée, l'éblouissante beauté d'une Christina assoupie dans l'herbe. Etrangement, la meute d'adolescents avait radicalement changé de conversation. Ils avaient délaissé les éventuelles fuites de sujets du Bac, qui en angoissaient certains et en rassuraient d'autres, pour traiter la question de l'organisation d'une soirée, le lendemain, à 21 heures. Je n'avais jamais entendu parler de cette soirée. Même si je m'entendais assez bien avec la majorité de mes camarades, je n'étais jamais présent à leurs soirées. Pourquoi ? Parce qu'on ne m'invitait jamais, tout simplement. J'étais un copain, un collègue de classe, pas un ami. Mais là, pour fêter la fin de l'année, il semblait que toute la classe allait s'y rendre. Sauf moi. Je savais bien que je ne serai pas invité. Respectant leur choix, et préférant les laisser en paix, et ne pas me rendre jaloux et amer, je regardais ailleurs, d'un air détaché, faussement indifférent, alors qu'ils en discutaient. Je me sentais mal à l'aise d'être là, avec eux.

Même que je me sentais coupable. Coupable d'être exclu. Un vrai martyr. Je me noyais dans d'affreuses images de solitude. Je me suis imaginé mon samedi soir, semblable à tous mes samedis soirs, à entendre sans écouter, Capitaine le couteau raconter pour la millième fois sa version très personnelle de la découverte des Amériques. Un mélange abracadabrant d'inepties mêlant des combats entre des indiens hippies et des cow-boys bien machos, et des conquistadors voguant dans les plaines du Middle-west à la recherche de montagnes d'or.
Je me voyais avachi sur le lit, les yeux entartrés par l'ennui, l'attention bercée par la voix lente et monocorde d'un couteau en mal d'aventure.

Alors que mes rêveries me stressaient, je fus surpris par le silence. Un silence épais comme une plaque d'isolant phonique. Ils s'étaient tous arrêtés de parler. Moi, je ne bougeais pas. Je continuais d'observer pour de faux dans le vague, mais demeurais attentif, comme un chat aux aguets, à la moindre parole de leur part. Mais rien. Ils restaient tous complètement impassibles, comme des statues. Et moi aussi. Moi, et eux, nous attendions qu'il se passe enfin quelque chose. Subitement, la voix forte et terrible de Caro la méchante a tranché cet étrange silence :
- *Alors ?*
J'ai senti toutes vies s'arrêter, se suspendre. J'ai senti aussi, très distinctement, Christina, quelque part derrière moi, relever la tête, s'appuyer sur un coude, et parler à son tour :

- Viens. On y sera tous. Ca devrait être très sympa.

Quelle était donc cette personne qui se faisait prier pour venir à une soirée, alors que la plus resplendissante des filles de cette partie de la Voie Lactée le lui proposait ? Je n'osais pas me retourner pour savoir de qui il s'agissait. Je sentais la jalousie me serrer la gorge comme un nœud coulant. Mais qui était-ce ? La tentation fut trop forte. Aussi ai-je à peine incliné avec discrétion mon regard plissé et chafouin dans leur direction, que je suis tombé nez à nez avec une bonne douzaine de paires d'yeux tout ronds, qui devaient me fixer depuis une bonne grosse minute. Ils ont compris ma surprise, et tous m'ont souri. Tous sauf Christina, qui soudain blême comme la mort, voire même un peu agacée, m'a redemandé :
- Alors, tu viens ? Ou tu as autre chose de prévu, d'autres priorités ?

Les histoires abracadabrantes de Capitaine ne faisaient pas partie de mes priorités. Dans ma vie d'adolescent, elles étaient même de trop.
- Bien sûr que je viens… Bien sûr.